

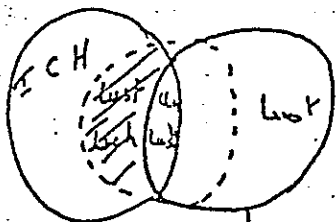
Docteur Jacques LACAN

CONFERENCE

DU

Mardi 10 Juin 1964

Identification



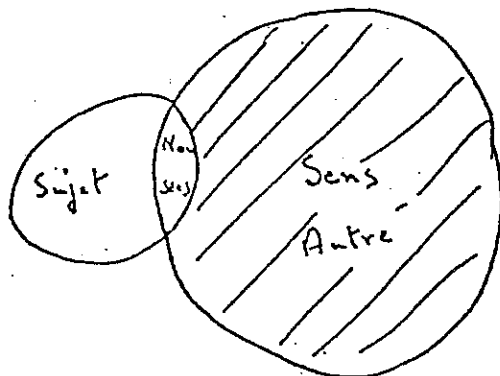
la preuve par l'objet \equiv

la science

le transfert

- le S s S

- le désir de l'analyste



Aliénation

X

◇

S¹

0 - s¹ s² s³

S(i(a, a', a'', a'''))

S²

Le but de mon enseignement, a été, et reste, de former
des analystes.

La formation des analystes, est un sujet, qui est,
à l'ordre du jour, de la recherche analytique. Néanmoins
il est clair, et je vous en déjà donné des témoignages,
tout au moins indiqué l'endroit dans la littérature ana-
lytique, où vous pouvez les trouver, que les principes
s'en dérobent.

Il est clair, dans l'expérience, que tout ceux qui ont
passé par cette formation, qu'à l'insuffisance des critères,
se substitue, à beaucoup d'étapes de cette formation, quelque
chose, qui est de l'ordre, de la cérémonie, ce qui, pour ce

dont il s'agit, ne peut se traduire que d'une façon : la simulation.

Car, il n'y a pour le psychanalyste, aucun au-delà, aucun au-delà substantiel, à quoi pourrait se rapporter ce en quoi il se sent fondé à exercer sa fonction.

Ce qu'il obtient pourtant, est d'un prix inexprimable. Ce qu'il obtient, à savoir, -je vous l'articulerai aujourd'hui, la confiance d'un sujet en tant que tel et les résultats que ceci, par les voies d'une certaine technique, comportent, ceci est ce qui doit nous arrêter, car le psychanalyste ne se présente pas comme un dieu, il n'est pas dieu pour son patient, que signifie cette confiance, confiance d'ailleurs dont nous allons montrer les articulations, que signifie cette confiance autour de quoi tourne-t-elle ? Sans doute, pour celui qui s'y fie, qui en reçoit la récompense, la question peut être éludée. Elle ne peut pas l'être pour le psychanalyste, la formation du psychanalyste exige qu'il sache, dans ce procès où il conduit son patient, autour de quoi le mouvement tourne, lui doit savoir, à lui doit être

transmis, , et dans une expérience, ce dont quoi il retourne.

Ce point, ce point-pivot, c'est/^{co}que je désigne, d'une façon, qui, je le pense, vous apparaît déjà, suffisamment motivée, mais qui, j'espère, à mesure de notre progrès, vous apparaîtra de plus en plus clair, de plus en plus nécessaire, c'est ce que je désigne sous le nom : le désir du psychanalyste.

Je vous ai montré la dernière fois, cette place où se situe la démarche cartésienne, cette place par où s'est une fois désagrégée, une démarche, une démarche qui, dans son ¹origine et dans sa fin, ne va pas essentiellement vers la science, mais vers sa propre certitude, et qui est au principe de ce qui n'est pas la science, au sens où depuis Platon et avant, elle a fait l'objet de la méditation des philosophes, mais La science, l'accent étant mis sur ce la, et non pas sur le mot science. On savait déjà ce qu'il en était des conditions de la science, mais celle dans laquelle nous sommes pris, qui forme le contexte, de notre action à tous, dans le temps que nous vivons, et à laquelle ne peut

pas échapper le psychanalyste lui-même, parce qu'elle fait, à lui aussi, partie de ses conditions, /c'est la science, cette science, celle-là.

C'est par rapport à celle-là que nous avons à situer la psychanalyse. Nous ne le pouvons faire que par l'articulation de cette démarche première, la démarche cartésienne, en tant qu'elle fonde le sujet, et à la place du sujet cartésien, que nous avons affaire à ce phénomène découvert, de l'inconscient, qui ne peut s'articuler que par la révision que nous avons faite, du fondement du sujet cartésien, et de ce qu'il comporte de fécond.

J'irai d'abord aujourd'hui, à la phénoménologie, de ce transfert.

Le transfert est un phénomène, où sont inclus ensemble, le sujet et le psychanalyste. Le diviser dans les termes de transfert et de contre-transfert, quelle que soit la hardiesse, quelle que soit la désinvolture des propos qu'en se permet sur ce thème, ce n'est jamais qu'une façon d'éluder ce dont il s'agit.

Le transfert est un phénomène essentiel, lié au désir, comme phénomène nodal de l'être humain, qui a été découvert avant Freud, il a été parfaitement articulé, -j'ai employé une grande partie d'une année consacrée au transfert à la démontrer sur un texte notamment Le banquet de Platon, il a été articulé, avec la plus extrême rigueur, dans ce texte où il est débattu de l'amour.

Il a pu être fait, ce texte, pour sa relation au personnage de Socrate, qui s'y montre pourtant particulièrement discret, et autour de ce texte, se désigne, qu'un autre moment essentiel, initial, est celui auquel la question que nous avons à nous poser de l'action de l'analyste doit se reporter, c'est Socrate -et déjà j'indique la visée du chemin que je veux aujourd'hui vous faire parcourir- en disant que Socrate n'a jamais prétendu rien savoir, sinon savoir ce qu'il en est de l'Eros, ce qui veut dire le désir.

Ce seul fait et parce que Socrate est, parce que, dans Le banquet, Platon, en quelque sorte, va plus loin, qu'en aucun de ses dialogues, à nous indiquer la signification

fondamentale de comédie, et poussé la chose jusqu'au mime, que constituent ces dialogues, à cause de cela, il n'a pu faire que de nous indiquer de la façon la plus précise, dans Le banquet, la place du transfert.

Dès qu'il y a, quelque part, le sujet supposé savoir, ce que je vous ai écrit aujourd'hui au haut du tableau par : S. S. S. (c'est une abréviation), il y a transfert.

Qu'est-ce que signifie l'ordre, l'organisation des psychanalystes, avec ce qu'il confère de certificat de capacités, sinon d'indiquer, à qui l'on peut s'adresser, pour représenter ce sujet.

Or, il est bien sûr que la connaissance de tous, qu'aucun psychanalyste ne peut prétendre représenter, de façon si mince soit-elle, un savoir absolu.

C'est pourquoi, en un sens, on peut dire, que, celui-là, à qui l'on peut s'adresser, il ne saurait y en avoir, s'il n'y en a qu'un, qu'un seul. C'est un seul, fut même un temps, vivant, c'était Freud ; et le fait que Freud, concernant ce qu'il en est de l'inconscient était légitimement le sujet

qu'on pouvait supposé savoir, spécifique, met à part, tout ce qu'il en fût, de la relation analytique, quand elle a été engagée par ses patients, avec lui-même.

A ceci, il ne fut pas seulement le sujet ^u opposé savoir. et qu'il nous a donné, en des termes que l'on peut dire indestructibles, (pour autant, que depuis qu'ils furent émis, ils supportent, une interrogation, qui, jusqu'à présent, n'a jamais été épuisée, il n'a pu se faire de progrès, si petit que ce progrès se soit manifesté, le travail des sociétés dites scientifiques en analyse, que ce progrès n'a pu ne pas dévier, chaque fois fût négligé un des termes autour desquels Freud a ordonné) les voies qu'il a tracées, et les chemins de l'inconscient, ceci nous montre assez ce qu'il en est, de la fonction du sujet supposé savoir.

La fonction, et si je puis dire du même coup sa conséquence, : le prestige de Freud, sont à l'horizon, de toute position de l'analyste, elles constituent même le drame, de ce qu'on appelle l'organisation sociale, communautaire des psychanalystes.

De ce sujet supposé savoir, qu'il soit Freud ou réduit à ce terme, à cette fonction, peut, peuvent se sentir pleinement investis. Mais là n'est pas la question. Et la question, d'abord de chaque sujet, d'où il se repère, pour s'adresser au sujet supposé savoir.

Il est clair que chaque fois, que cette fonction ^e pût pour lui, être incarnée dans qui que ce soit, analyste ou pas, il résulte de la définition que je viens de vous donner que le transfert est d'ores et déjà fondé.

Si les choses vont au point, que ceci, chez le patient, soit déjà, pour quiconque de nommable, pour une figure à lui accessible, suffisamment déterminée, il en résultera, pour quiconque se chargera de lui en analyse, une difficulté toute spéciale, concernant la mise en action, dans l'analyse, du transfert. Et il arrive, que même, ce qu'il peut y avoir de plus borné dans ces vues, au niveau des analystes, que même l'analyste le plus bête - je ne sais pas si ce terme extrême existe, c'est une fonction ici, que je ne désigne, qu'à la façon dont on désigne, en mathématiques, cette sorte de nombre mythique qui, par exemple, le plus grand nombre

qui puisse s'exprimer en tant de mots, - même l'analyste le plus bête, s'en aperçoit, le reconnaît, et dirige l'analysé vers ce qui reste pour lui, le sujet supposé savoir.

Ceci n'est qu'un détail et presque une anecdote.

Entrons maintenant, dans l'examen, de ce dont il s'agit.

L'analyste, vous ai-je dit, tient cette place pour autant, qu'il est l'objet du transfert. Et cette place, l'expérience nous prouve, que le sujet, quand il entre dans l'analyse, est loin de la lui donner.

Laissons pour l'instant, un instant seulement, l'hypothèse, l'hypothèse cartésienne que le psychanalyste ^o s'ait trompé. Elle n'est pas absolument à exclure, du contexte, je dis, phénoménologique, de certaines entrées en analyse.

Ceci n'est pas pour l'instant ce qui est le plus à retenir. La psychanalyse nous montre, que ce qui limite, surtout dans la phase de départ, le plus, la confiance, l'abandon à la règle analytique chez le patient, c'est la menace, disons pour ne pas trop accentuer les choses dans

le sens subjectif, dans le sens de la crainte, que le psychanalyste, soit, par lui, le patient, trompé.

Combien de fois dans notre expérience arrive-t-il, que nous ne sachions que très tard, un détail biographique gros comme ça, et pour me faire entendre, je dirai par exemple, l'aveu par le sujet qu'à tel moment de sa vie, il a attrapé la vérole. Un exemple simple, pas très fréquemment rencontré, ni très particulièrement illustratif. "Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?" pourra-t-on poser la question, si l'on est, encore, pour la poser, assez naïf. "Très exactement, vous dira l'analysé, pour ne pas vous tromper, car, si je vous l'avaie dit plus tôt, vous y auriez pu attribuer, une partie au moins, voire le fond de mes troubles, or, si je suis ici, ça n'est pas pour que vous donniez à mes troubles, une cause organique."

Ceci est une illustration, un exemple, de la portée assurément illimitée et qu'il y a bien des façons de prendre sous l'angle des préjugés sociaux, du débat scientifique, de la confusion qui reste autour du principe même de l'analyse.

Je ne le donne, ici, que pour illustration, à ceci que, le patient, peut penser, que l'analyste peut être trompé si on lui donne certains éléments, il y a des éléments qu'il retient, pour que l'analyste n'aille pas trop vite. Il faudrait assurément, ce n'est pas l'exemple le meilleur, je pourrais vous l'incarner dans d'autres exemples, dans une partie de son texte, dans une partie, comme on dit, de ses problèmes, que le patient se donne, disons, au moins le prétexte, d'en retenir le thème un certain temps, que l'analyste ne se précipite pas dans son jugement.

Combien plus, celui qui peut être trompé, devrait-il pouvoir, être sous le soupçon, de pouvoir tout simplement, se tromper.

Or, c'est bien là, la limite. Autour de se tromper, de ce se tromper que gît la bascule, la balance de ce point subtil, de ce point infinitésimal que j'entends marquer. Comment se fait-il, sur quel point pouvons-nous articuler, ce que nous voyons dans l'analyse, de la façon la plus manifeste, c'est que, même étant admis, que l'analyste puisse

être trompé, et je dirais, même l'analyse, chez certains
 sujets, étant mise au question au départ de l'analyse elle-
 même, je veux dire, étant supposé qu'après tout, elle puisse
 n'être qu'une sorte de leurre, pour mieux encore accentuer
 ce que je veux faire entendre et ce que nous disent les
 patients, autour de ce se tromper, quelque
 chose s'arrête, même au psychanalyste mis en question, il
est fait ce crédit d'une certaine infailibilité quelque par
 qui, même à l'analyste mis en question, fera attribuer quel-
 quefois à propos d'un geste de hasard, des intentions, "Vous
 l'avez fait ^u par me mettre à l'épreuve."

Ici, je veux essayer de centrer votre attention, et
 vous
 je/le répète, appeler, sur le terrain du phénomène, sur ce
 de quoi il s'agit.

Depuis la discussion socratique, il a été introduit,
ce thème, que, la reconnaissance, des conditions du bien
pour l'homme aurait en soi quelque chose qui s'impose, qui
 soit irrésistible. C'est le paradoxe de l'enseignement, si-
 non de Socrate, -qu'en savons-nous, sinon par la comédie

platonicienne, - mais je ne dirai même pas de Platon car Platon se développe, dans le terrain du dialogue et du dialogue comique et laisse ouvertes toutes les questions ; mais dans une certaine exploitation du platonisme dont on peut dire qu'elle se perpétue au lieu d'une dérision générale, car à la vérité qui ne sait, que la reconnaissance la plus parfaite des conditions du bien, n'empêchera quiconque de se ruor dans son contraire.

De quoi s'agit-il donc, dans cette confiance, faite à l'analyste ? Quel crédit pouvons-nous lui faire, ce bien de le vouloir, de le vouloir pour un autre, qui plus est, et pourtant, nous ne doutons pas, que là où se situe notre point de rencontre, il ne puisse être que d'assumer ce dont il s'agit. Je m'explique.

Qui ne sait d'expérience, qu'on peut ne pas vouloir jouir, qui ne le sait d'expérience pour ce recul qu'impose. À chacun on se qu'elle comporte d'atroces promesses, l'approche de la jouissance comme telle. ? Qui ne sait qu'on peut ne pas vouloir penser ? Il y a là, pour nous en témoigner,

tout le collège universel des professeurs.

Mais qu'est-ce que peut vouloir dire, ne pas vouloir désirer ? Toute l'expérience analytique, qui ici ne fait que donner forme -ce qui est pour chacun à la racine même de son expérience, nous témoigne, que ne pas vouloir désirer et désirer, c'est la même chose.

Que le désir même, comporte en lui cette phase de défense, qui le rend identique, parce que ne pas vouloir, car il fait autre chose que ne pas vouloir désirer, et vouloir ne pas désirer. Discipline à quoi se sont employés, comme issue, précisément aux impasses de l'interrogation socratique, des gens qui ne furent pas seulement des philosophes, mais des espèces de religieux à leur manière, les stoïciens, les épicuriens par exemple.

Le sujet sait que ce ne pas vouloir désirer, en soi, a quelque chose d'aussi irréfutable que cette bande de Moebius qui n'a pas d'envers, à savoir qu'à la parcourir, on reviendra mathématiquement, à la surface qui serait supposé la doubler.

C'est parce que c'est en ce point de rendez-vous, que l'analyste est attendu, que nous pouvons dire, que là, sur le sujet du désir, c'est en ⁿ tat que l'analyste est supposé savoir qu'il est supposé aussi, également nécessaire que celui, qu'il le sache ou non, qu'il sache ou non le formuler ce , part à la rencontre du désir inconscient.

C'est pourquoi je dis, et je vous l'illustrerai par un petit dessin topologique qui a déjà été au tableau, je le reproduirai la prochaine fois, que le désir/l'axe, le pivot, ^{est} le manche, le marteau, si on peut dire, grâce à quoi, s'applique cet élément force, cette inertie qu'il y a derrière ce qui va d'abord, dans le discours du patient se formuler en demande, et qui lui donne son véritable poids, à savoir ce qui n'est pas pareil, le transfert.

L'axe, le point commun de cette double hache, c'est le désir de l'analyste que je désigne ici, comme une place, comme une fonction, comme une articulation essentielle, qu'on ne me dise pas que ce désir, je ne le nomme pas, je ne l'articule pas, car c'est précisément d'abord ce point qui

du désir
n'est articulable que du rapport/au désir.

Or, ce rapport est un terme. Le désir de l'homme, c'est le désir de l'autre. Et, est-ce qu'il n'y a pas, ici, reproduit, cet élément d'aliénation que je vous ai désigné comme essentiel, dans le fondement du sujet comme tel, à savoir qu'assurément, ce n'est qu'au niveau du désir de l'autre que l'homme peut reconnaître son désir, et qu'assurément, en tant que désir de l'autre, est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose qui doit lui paraître, en quelque sorte, l'obstacle à ce point d'évanouissement où jamais son désir pourra se reconnaître.

Mais justement, c'est ce qui n'est ni soulevé ni à soulever, car l'expérience analytique nous montre, que c'est à voir jouer toute une chaîne au niveau du désir, de l'autre que le désir du sujet, se constitue.

Quelque chose est donc conservé, ici de l'aliénation mais non pas avec les mêmes éléments, non pas avec ce S1 et ce S2 du premier couple de signifiants d'où j'ai déduit toute la formule de l'aliénation du sujet dans mon avant-

dernier cours, mais ailleurs, entre quelque chose qui s'est
 constitué du refoulement originnaire de ce que j'ai appelé
 la chute, l'unterdrückung, du deuxième ^(S.2) du couple premier,
 binaire des signifiants, et cette place de manque, cette
 place qui apparaît d'abord comme manque, dans ce qui est si-
 gnifié par le couple dans l'intervalle qui les lie et qui
 s'appelle le désir de l'autre.

Faut-il, pour ceux à qui les mots ne suffisent pas
 que je désigne qu'il y a une différence entre ce qui se
 passe de là à là ou ce qui se passe d'ici à là.

Je l'ai d'ailleurs, il me semble, déjà suffisamment
 indiqué dans ce que j'ai émis précédemment.

Ce doit m'être ici au passage, l'occasion de repointer
 de réarticuler, un certain nombre de formules, tout à fait
 essentielles, pour vous, à conserver, comme en quelque sorte,
 point terme, point d'accrochage, faute desquels on ne peut,
 sur tout ces termes que glissent notre pensée.

La fonction initiatrice, inaugurale, quant à la constitu-
 tion de cette division du sujet où j'accroche l'essence

de l'aliénation, n'est pas lié par hasard, par un hasard de simple besoin d'illustrer, à la fonction du couple des signifiants. Ce n'est pas une façon plus simple de vous présenter les choses, mais il est essentiellement différent qu'il y en ait deux, ou qu'il y en ait trois.

Si nous voulons saisir où est la fonction du sujet dans cette articulation signifiante, nous devons opérer avec deux, parce qu'il n'y a qu'avec deux qu'il est, si je puis dire, coïncable dans l'aliénation. Dès qu'il y en a trois, le glissement devient circulaire. Passé du deuxième au troisième, il revient au premier, mais non pas du deuxième. L'effet d'aphanisis qui se produit sous l'un des deux signifiants est lié à ceci que ce en quoi se définit, disons pour employer le langage de la mathématique moderne, un ensemble de signifiants, c'est que, c'est un ensemble tel que si nous le réduisons à deux, il n'en existe, comme on dit dans la Théorie (avec un grand T, inversé, pour la notation) il n'en existe que deux, le phénomène de l'aliénation se produit, à savoir que le signifiant, est ce qui représente le sujet pour

l'autre signifiant. D'où il résulte qu'au niveau de l'autre signifiant, si l'autre signifiant est au niveau d'un autre, le sujet s'évanouit.

C'est pourquoi aussi j'ai éprouvé aujourd'hui, et ceci en raison de la relecture, que j'ai faite du travail d'un de mes élèves auquel j'ai fait allusion la dernière fois, je vous ai indiqué l'erreur qu'il y a dans une certaine traduction de ce Voratollungarepräsentanz qui est le signifiant S2 du couple, il faut ici articuler, ce dont il s'agit, et ce qui, dans ce texte dont je parle, a été pressenti, mais exprimé à côté et d'une façon qui prête à l'erreur pour précisément y omettre le caractère fondamental de la fonction du sujet dans cette articulation. Il y est parlé sans cesse, du rapport du signifiant et du signifié, ce qui est là se tenir, dans ce que j'appellerai le B A BA de la question ce qu'il a bien fallu, en effet, qu'un jour, je mette au tableau noir, pour montrer de quoi je parlais, quel appui je prenais dans quelque chose qui avait déjà été formulé, à la racine du développement saussurien mais ce dont, tout de suite, j'ai montré, que ce n'était efficace et maniable

qu'à y inclure la fonction du sujet au stade originel. Il ne s'agit pas simplement, de dire cette chose, est vraiment à la portée de la plus saine expérience, que de réduire la fonction du signifiant, au signifié, à la nomination, à savoir une étiquette collée sur une chose, c'est laisser échapper toute l'essence du langage. Je dois dire que ce texte, dont j'ai dit la dernière fois qu'il faisait preuve d'infatuation, fait preuve aussi d'ignorance crasse, en laissant entendre que c'est de cela qu'il s'agit, au niveau de l'expérience pavlovienne.

Même un instant, dans les idées de Pavlov, ce que Pavlov désire, pour l'appeler du terme dont nous venons désigner ici la fonction dont il s'agit, il le sait, et le sait-il lui-même, mais assurément, s'il y a quelque chose, qui puisse se situer au niveau de l'expérience du réflexe conditionné, ça n'est assurément pas, d'associer un signe à une chose.

Comme je vous l'ai dit la dernière fois, c'est proprement que Pavlov le reconnaisse ou non, associer un signifiant qui est caractéristique de toute condition d'expérience en

tant qu'elle est d'expérience instituée, avec en effet quel-
que chose, que j'ai appelé la coupure qu'on peut faire dans
l'organisation organique d'un besoin, ce quelque chose qui
se désigne, par une manifestation au niveau d'un cycle de
besoins interrompus et que désigne, au niveau de l'expérience
pavloviennne, ce que nous retrouvons ici, comme étant la
coupure du désir.

Et comme on dit voilà pourquoi votre fille est muette,
c'est pourquoi l'animal n'apprendra jamais à parler. Au
moins par cette voie. parce qu'évidemment, il est d'un temps
en retard. Ceci peut provoquer en lui, toutes sortes de
désordres, toutes sortes de troubles, mais il n'est pré-
destiné, il n'est pas appelé, n'étant pas jusqu'à présent
un être parlant, à mettre en question le désir de l'expé-
rimmentateur qui, aussi bien, si on l'interrogeait lui-même,
serait bien embarrassé pour répondre.

Il n'en reste pas moins qu'à l'articuler ainsi, cette
expérience a l'intérêt en effet essentiel, de nous per-
mettre de situer, comme je l'ai fait la dernière fois, en

réponse aux questions qui m'ont été posées, de situer ce qui à proprement parler, à concevoir, de l'effet psychosomatique.

Ceci peut aller infiniment plus loin, de façon de formuler ainsi la formule à quatre termes qui est ici représentée en bas, je pense que vous la reconnaissez, malgré sa complication d'aujourd'hui, qui se justifie par ce que je vais vous dire maintenant, c'est que, c'est précisément dans la mesure où il n'y a pas l'intervalle entre S1 et S2, où le premier couple de signifiants se solidifie, s'élit-phrase, si je puis m'exprimer ainsi, que nous avons le modèle de toute une série de cas qui peuvent l'illustrer, encore que dans chacun, le sujet n'y occupera pas la même place.

C'est pour autant, par exemple, que l'enfant, l'enfant débile, sur lequel notre collègue, Naud Mannoni vient de sortir un livre dont je vous conseille à tous la lecture, prend la place en bas et à droite de ce S, au regard de ce quelque chose à quoi la mère le réduit, à n'être plus que le support, de son désir dans un terme le plus obscur,

que s'introduit dans la manœuvre, l'éducation du débile, cette dimension psychotique, précisément ce que le livre de Maud Marneni essaie de désigner à ceux qui d'une façon quelconque peuvent être conduits à en lever l'hypothèque.

De même, c'est assurément quelque chose du même ordre, dont il s'agit dans la psychose. Cette solidité, cette prise en masse, de la chaîne signifiante primitive, c'est ce qui interdit, cette ouverture dialectique qui se manifeste dans le phénomène de la croyance.

Au fond, de la paranoïa, de la paranoïa, elle-même, qui nous paraît pourtant toute animée de croyance, au fond règne ce phénomène de l'Un glaubea qui n'est pas le n'y pas croire, mais l'absence d'un des termes de la croyance, de cet endroit où se désigne la division du sujet. S'il n'est pas en effet de croyance qui soit, si l'en peut dire, pleine et entière, et même s'il n'est pas de croyance, que ne suppose dans son fond, que la dimension dernière qu'elle a à révéler, est strictement corrélatrice du moment où c'est son sens qui va s'évanouir.

Toutes sortes d'expériences sont là pour en témoigner, dont l'une d'entre elles, un jour, me fut donnée très humoristiquement, à propos d'une mésaventure de Casanova par Mannoni, ici présent, et qui, là-dessus des considérations à la fois les plus amusantes et les plus démonstratives.

Car c'est au terme d'une mystification qui réussit au point d'ébranler les forces célestes, de déclencher autour de lui un orage qui, à la vérité, le terrifie, que le personnage qui, jusqu'à là a poursuivi l'aventure la plus cynique, avec une petite oie qui lui donne le motif de tout ce autour de quoi il entraîne tout un cercle d'imbéciles, et pour avoir vu, si l'on peut dire, en quelque sorte, sa mystification prendre son sens, s'incarner, se réaliser, que le personnage lui-même entre dans cette sorte d'effondrement comique à surprendre au niveau d'un casanova qui défie la terre et le ciel au niveau de son désir, que de tomber dans l'impuissance, comme si vraiment, il avait rencontré la figure de dieu pour l'arrêter.

Entendons donc bien ici, que, quand par exemple, on te présente, comme quelque chose de rebattu, encore dans ce

texte dont je vous parlai tout à l'heure, c'est tout juste si/la personne ne s'excuse pas de reprendre une fois de plus le fort-da, sur lequel chacun s'est essayé les pieds, vous savez de qu^o il s'agit, fort-da, l'opposition phonématique où Freud surprend le jeu initial de l'instauration, chez le petit enfant, du rapport à la présence et à l'absence.

Le texte en question pour le reprendre comme un exemple de la symbolisation primordiale, et je vous dis en s'excusant d'une chose qui est maintenant passée dans le domaine

et bien, n'en fait pas moins une erreur et une erreur grossière, car, ce n'est pas de leur opposition, le fort et le da pur et simple et retour, qu'il tire sa force inaugurale que son essence répétitive explique. Et dire qu'il s'agit simplement pour le sujet de s'instituer dans une fonction de maîtrise, est une sottise. C'est dans la mesure où ici dans les deux phonèmes s'incarnent les méca- nismes proprement de l'élévation, qui s'expriment, si paradoxal que cela vous paraisse, au niveau du fort, pas de fort dans da et si l'on peut dire, sans désin. Mais justement

contrairement à ce qu'essaie de saisir, comme le fondement radical de l'existence, toute la daseinanalyse, toute une certaine phénoménologie, il n'y a pas de dasein avec le fort. C'est-à-dire qu'on n'a pas le choix et que, si le petit sujet peut s'exercer à ce jeu du fort da, c'est justement qu'il ne s'y exerce pas du tout. Car nul sujet ne peut saisir cette articulation radicale, il s'y exerce à l'aide d'une petite babine, c'est-à-dire avec l'objet (a).

Et le poids, la fonction de cet exercice avec cet objet se réfère à une aliénation et non pas à une quelconque et supposée maîtrise dont on voit mal ce qui l'augmenterait dans une répétition indéfinie, alors que la répétition indéfinie dont il s'agit, exprime, manifeste au jour la vacillation radicale du sujet.

Comme à l'habitude, il ne faut interrompre les choses dans une certaine limite. Pourtant, je veux désigner, ne serait-ce qu'en termes brefs, ce qui maintenant, va faire l'objet de ce que nous pourrons dire la prochaine fois. J'en ai marqué au tableau, sous la forme de deux schémas

la différence essentielle.

Quand, au niveau du texte sur les Télebe et les Trieb-
schicksall, Sur les pulsions et les vicissitudes de la pulsion
Freud met l'amour, à la fois au niveau du réel, au niveau
du narcissisme, au niveau du principe du plaisir dans sa
corrélation avec le principe de réalité, et en déduit la
fonction d'ambivalence comme absolument différente de ce
qui se produit dans la Verkehrung, dans le mouvement circu-
laire, bref au point, au niveau où il s'agit de l'amour,
nous avons le schéma , le schéma dont Freud nous
dit qu'il s'étage en deux temps,

1°) un ich, un ich défini objectivement par la fonction-
nement solidaire de l'appareil système nerveux central avec
les conditions d'homéostasie à un certain niveau le plus bas
possible, à conserver des tensions, autour de cela, nous
dit-il, primitivement, nous pouvons concevoir ce qu'il y
a hors de ça, si tant qu'il y ait un hors qui comme indiffé-
rence, et à ce niveau, puisqu'il s'agit d'une tension, indiffé-
rence veut dire simplement et puis qu'est-ce qu'il

7° nous dit qu'il nous donne après, c'est que la règle de cet auto-érotisme, n'est pas, non pas, l'inexistence des objets, mais le fonctionnement des objets uniquement en rapport avec cette règle, dans cette zone d'indifférence, se différencie, ce qui apporte Lust, et ce qui apporte Unlust, et chacun depuis toujours, n'a-t-il pas vu l'ambiguïté du terme de Lustprinzip puisque aussi bien certains l'écrivent Unlustprinzip, que quelque chose apporte le plaisir, c'est encore trop pour l'équilibre, et chacun le sait, comment figurer donc ce stade, tel que je vous l'ai mis ici à gauche ?

Il répondra à certaines questions qui m'ont été posées ici, la fonction spéculaire dans le rapport du sujet à l'autre. Nous ne sommes pas, ici, au niveau du rapport du sujet à l'autre. Nous sommes dans cet Ich hypothétique où se motive la première construction d'un appareil fonctionnant comme un psychisme.

Qu'est-ce que nous pouvons y donner comme figure la plus proche et la plus exacte à la faire fonctionner ? C'est ceci. A gauche avec ces grandes lettres I C H, ce Ich, ou

tant qu'il est appareil tendant à une certaine homéostasie, et chacun sait qu'elle ne peut pas être la plus basse, puisque ce serait la mort, et que d'ailleurs la chose a été, par Freud, envisagée en second temps. Mais il s'agit de comprendre si c'est à ce niveau-là ou à un autre qu'elle a été évoquée.

Le Lust est bel et bien un objet, un objet qui n'est pas dans ce cercle, ^{du Ich} un objet qui est reconnu, qui est miré dans cet Ich comme étant objet de Lust, le Lustich purifié dont parle Freud, c'est l'image en miroir, c'est la correspondance point par point, c'est la connotation bilatérale de quelque chose qui est au niveau de l'objet et quelque chose qui dans l'Ich, s'en satisfait, ou tant que Lust.

Ce qui est inassimilable, ce qui est irréductible, au principe du plaisir, ce qui est Unlust fondamental, Freud nous le dit, c'est cela à partir de quoi va se constituer le non-moins, mais le non-moins se constitue à l'intérieur du cercle du moi primitif et ce qui dans cet objet, mord c'est ce que le fonctionnement de l'Ich n'arrivera jamais

à étaler, c'est là l'origine de ce que nous retrouverons plus tard, dans la fonction dite du mauvais objet.

Vous le voyez donc, ici ce qui articule ce niveau du fonctionnement c'est quelque chose d'abord qui donne l'amorce à une possible articulation de l'aliénation. Car, en fin de compte, ce qui est du champ du Lust se dit dans la zone extérieure, à l'ich c'est quand même quelque chose dont il faut s'occuper. Il y a quelque chose où la parfaite tranquillité de l'ich choisit.

Mais ceci ne comporte pas l'exigence de la disparition de l'appareil, bien au contraire. Ici l'écornure ou l'écornage dont je parle dans la dialectique du sujet à l'autre se produit dans l'autre sens.

La formule de ceci, c'est le pas de bien sans mal, pas de bien sans souffrance et qui garde à ce bien, ce mal, son caractère d'alternance, de dosage possible, qui est en effet celui où l'articulation que je donnai tout à l'heure du couple des signifiants va se réduire et s'aussement car pour reprendre les choses au niveau de ce bien et de ce mal,

primitif, de l'hédonisme, dont chacun sait qu'il échoue, qu'il dérape, pour expliquer la mécanique du désir, c'est qu'à passer à l'autre registre, à l'articulation aliénante, ceci s'exprime tout différemment, et je rougis presque ici d'agiter ces chiffons avec lesquels les imbéciles font joujou depuis si longtemps au-delà du bien et du mal sans savoir exactement de quoi ils parlent, il n'en reste pas moins qu'il faut articuler ce qui se passe au niveau de l'articulation aliénante, comme un pas de mal, sans qu'il en résulte un bien, et quand le bien est là, il n'y a pas de bien qui tienne avec le mal.

C'est pour ça qu'à se situer dans le registre pur et simple du plaisir, l'éthique échoue et que très légitimement Kant lui objecte que le souverain bien ne saurait être en aucunement conçu, d'infiniment d'un petit bien quelconque. Car, comme il l'observe, il n'y a pas de loi possible à donner de ce qui peut être bien dans les objets.

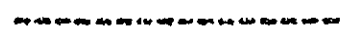
Le souverain bien, si tant est que ce terme qui fait confusion ^tdoive être maintenu, ne peut se retrouver qu'au niveau de la loi, et j'ai démontré dans mon article,

Kant sur Sado, Kant avec Sado, que ceci veut dire, qu'au niveau du désir, passivité, narcissisme, ambivalence, telles sont les caractéristiques qui gouvernent la dialectique du plaisir au niveau du tableau de gauche, son terme est à proprement parler ce qu'on appelle l'identification.

Les caractères de ce qui se produit, de ce qu'introduit l'activité de la pulsion qui permet de construire avec la plus grande certitude, le fonctionnement dit division du sujet ou aliénation avec ses conséquences, c'est la reconnaissance de la pulsion et comment a-t-elle été reconnue ? Elle a été reconnue en ceci que nous puissions limiter la dialectique de ce qui se passe dans l'inconscient du sujet à la référence au champ du Lyx aux images des objets bénéfiques, des objets bienfaisants, des objets favorables, nous avons trouvé l'infant privilégié, d'un certain type d'objets qui en fin de compte ne peuvent servir à rien. Ce sont les objets (a), les seins, les fèces, le regard, la voix, c'est autour de cette expérience nouvelle, de cette introduction d'un terme nouveau qu'en toute dialectique même que git le point

expérimental, le point démonstratif, qui introduit la dialectique du sujet en tant que sujet de l'inconscient.

C'est là que je poursuivrai la prochaine fois et que je retrouverai la suite de ce qui est à développer dans le sujet du transfert.



Discussion du 10 Juin 1964

Safouan

Je ne peux poser de question car je trouve toujours une difficulté à saisir la différence entre l'objet dans la pulsion et l'objet dans le désir. Maintenant qu'il s'agit de voir la différence du ça et l'objet dans la pulsion, je perds.

Lacan

Ecoutez, là, il s'agit mon cher d'une question de terminologie. C'est très gentil de votre part de poser une question même si elle témoigne d'un embarras parce que ça peut servir à tout le monde.

Je ne suis pas le premier, je pense, à prendre le parti par exemple, de dire, qu'au sens du déterminé, je veux dire, d'un génitif objectif, désir de quelque chose, je ne suis pas le premier à dire, prenez même Mr Sartre, le désir est une passion inutile, ça n'est pas ce qu'il a l'air de désirer qu'il désire, il faut s'entendre, il n'en reste pas moins, qu'il y a un tas de choses très agréables, disons que nous

croions désirer, pour autant que nous sommes sains, nous ne pouvons pas en dire plus que ceci c'est que nous croions les désirer, il a des choses, enfin, d'un niveau, il me semble, enfin, tout à fait transmissibles, ce n'est pas de la théorie analytique.

Les objets qui sont là dans le champ de la lust et qui ont ce rapport si fondamentalement narcissique avec le sujet qu'en fin de compte le mystère de la prétendue régression de l'amour dans l'identification c'est simplement en raison de la symétrie de ces deux champs que je vous ai désigné par lust et lustich de l'autre côté. Ce qu'on ne peut pas garder aux dehors, on en a toujours l'image au dedans. C'est aussi bête que ça l'identification à l'objet d'amour. Et je ne vois pas pourquoi ça a fait tant de difficultés et même pour Freud lui-même. C'est l'objet d'amour, ça, mon cher. D'ailleurs, quand il s'agit d'objets qui n'ont pas cette valeur, pulsionnelle, à proprement parler que vous soulevez en parlant de l'objet de la pulsion, vous dites quoi, alors comme Freud, le fait remarquer "j'aime bien ça, j'aime bien le goût de menton." C'est exactement

la même chose que quand vous dites : "j'aime Mme Une telle"
à cette différence, que j'aime Mme Un e telle vous le lui
dites à elle, ce qui change tout.

Vous lui dites pour des raisons que je vous expliquerai
la prochaine fois. Il n'en reste pas moins que vous aimez
le ragoût de mouton. Vous n'êtes pas sûr de le désirer.
Prenez l'expérience de la belle bouchère, elle aime le
caviar, seulement, elle n'en veut pas. C'est pour ça qu'elle
le désire. Alors l'obj^et du désir, c'est la cause du désir,
et cet objet cause du désir, c'est l'objet de la pulsion,
ce qui veut dire, c'est l'objet autour de quoi tourne la
pulsion. Nous sommes là au niveau d'un dialogue que quelqu'un
qui a tout de même assez travaillé mes textes pour que je
puisse m'exprimer dans des formules algébriques resserrées.
Il y a l'objet de la pulsion, l'objet de la pulsion, c'est de
ce dont il s'agit dans son caractère déterminant
non pas du tout que le désir s'y accroche, le désir en fait
le tour, en tant qu'il est agi dans la pulsion. Tout désir
n'est pas forcément agi dans la pulsion. Il y a aussi des

désirs vides, des désiraçons, qui partent justement de ceci il ne s'agit que du désir, par exemple, de ce qu'en vous a défendu quelque chose, du fait qu'en vous l'a défendu, vous ne pouvez pas faire, pendant un certain temps/quo'y autrement penser. C'est encore du désir. Mais vous voyez bien, là comme ailleurs, l'existence de l'objet au niveau du déterminé désir. Chaque fois que vous avez affaire à un objet de bien, vous pourriez m'objecter comme objet de désir, nous le désignons, c'est une question de terminologie, mais c'est une terminologie justifiée, nous le désignons comme objet d'amour. Et c'est justifié en ceci que vous verrez la prochaine fois comment j'essaierai pour vous d'articuler le rapport qu'il y a entre l'amour, le transfert, le désir. La fonction de l'amour, là où nous pouvons le voir vivre où le Banquet, je pense, pendant une année, m'a permis de vous faire entendre comment ça jouait.
